

ACROPOLIS

Un regard philosophique sur le monde

Acropolis est la revue de l'école de philosophie de Nouvelle Acropole France

SOMMAIRE

Octobre 2024 n°365

- 2 ÉDITORIAL
Le Volontariat ou la philosophie
sans le savoir ...



- 4 SPIRITUALITÉ
Rencontre avec Madani BENTOUNES,
Être soufi au quotidien, vivre en
quête d'unité

- 8 PHILOSOPHIE
Khalil Gibran
Unir les hommes par le langage de
l'âme



- 11 SCIENCES HUMAINES
Symbolisme du labyrinthe

- 13 PHILOSOPHIE
Pourquoi nous faut-il mourir ?

- 16 ÉCOLOGIE
Agriculture naturelle : cultiver la
nature et l'homme



- 19 PRATIQUES PHILOSOPHIQUES
11 Surmonter sa colère



Le Volontariat ou la philosophie sans le savoir ...

Thierry ADDA

Président de Nouvelle Acropole en France

Avec plus de 16 millions de bénévoles œuvrant en France, dont 13 millions dans le tissu associatif, et plus de 5 millions de volontaires impliqués dans des actions chaque semaine, nous sommes face à un panorama qui contraste diablement avec les discours sur la sinistrose ambiante. Quand on ajoute que cet engagement est en progression de 37% pour les moins de 35 ans et de 35% pour les 35-49 ans (1), avec une grande part des volontaires (60%) qui considèrent être plus actifs et impliqués au vu du contexte social actuel, une autre réalité apparaît, trop souvent invisible dans les médias.

Le don de soi au quotidien ne fait pas le buzz, mais il permet de faire société en offrant une réponse probante à la crise d'individualisme aigüe des sociétés occidentales.

Le volontariat se distingue du bénévolat par le caractère formel de l'engagement pris, par la durée et le caractère organisés de l'action. À l'action généreuse du bénévole, le volontariat ajoute un cadre de sens, de finalités, de valeurs avec même une charte comme ce fut le cas pour les Jeux Olympiques 2024, où ils furent 300 000 à candidater, et 45 000 à œuvrer. Derrière ces chiffres qui donnent le vertige, apparaît un besoin simple, un besoin de l'âme, être utile à ce qui fait sens.

Tous ces hommes et ces femmes qui donnent le meilleur d'eux-mêmes pour tisser des liens, luttent à leur niveau pour le bien commun contre l'isolement et la fragmentation qui nous menacent. Ils n'ont pour la plupart probablement pas lu Aristote, mais ils partagent avec lui sans le savoir, la conviction que l'épanouissement humain ne se trouve pas dans l'accumulation de biens matériels et ils comprennent de l'intérieur, jour après jour, que l'homme ne réalise pleinement son humanité qu'en vivant vertueusement au sein de la collectivité. Comme disait Aristote dans son traité sur la politique : « La cité a pour fin le souverain bien. Si les hommes vivent ensemble dans des cités, ce n'est pas seulement parce qu'ils ne peuvent pas faire autrement, c'est pour atteindre le plus haut et le plus grand des biens. »

Tous ces volontaires font de la philosophie, comme monsieur Jourdain faisait de la prose, sans le savoir !

Ils affirment avec leurs actions quotidiennes que l'intérêt ne fait pas tout, que l'argent n'achète pas tout, et que la liberté philosophique d'un engagement choisi par altruisme au service d'une cause juste ne peut jamais être remplacée.

Le volontariat permet une grande satisfaction personnelle, et un sentiment d'accomplissement irremplaçable, celui d'avoir fait sa part, d'avoir agi et pas seulement parlé.

Face à la désaffiliation croissante des citoyens vis-à-vis des structures sociales actuelles, le volontariat permet de réinventer des formes d'engagement basées sur le lien. Au plus près de l'humain, là où les besoins sont sous notre nez, l'incroyable tissu associatif de notre pays invente chaque jour de nouvelles formes de résilience.

Dans cette aspiration à transcender les préoccupations individuelles pour participer activement au bien de tous, le volontariat fait vivre humblement la pensée des anciens philosophes de l'Antiquité, que ce soit Aristote et sa conception de la Cité comme lieu de réalisation du bien supérieur ou Sénèque qui disait dans ses lettres à Lucilius : « Fais-moi un homme qui place le bien d'autrui avant le sien propre, qui se sente utile à ses semblables et qui prenne plaisir à servir ses frères d'humanité. » (Lettre 120)

Loin du consumérisme que l'on présente comme incontournable, ils sont ainsi des millions à penser que le bonheur individuel est étroitement lié au bonheur des autres, que le service désintéressé et le choix d'aider sans attendre de retour procurent un véritable bonheur, une joie durable, une joie qui naît du don de soi. Alors, on comprend bien pourquoi vivre en Philosophe ne repose pas simplement sur l'amour de la sagesse, mais aussi et surtout sur notre capacité à pratiquer la sagesse de l'amour, la sagesse du don.

C'est la raison profonde pour laquelle la pratique du volontariat est indissociable de la philosophie à Nouvelle Acropole, parce qu'il permet de recréer ces espaces d'interaction et de solidarité dont nous avons tant besoin, ces espaces où les individus apprennent en agissant, mus par le plus beau des sentiments par les temps qui courent, le sentiment de responsabilité. ■

(1) <https://www.francebenevolat.org/accueil/presse/l-evolution-de-l-engagement-b-n-vole-associatif-en-france>

© Nouvelle Acropole

Rencontre avec Madani BENTOUNES, Être soufi au quotidien, vivre en quête d'unité

Sarah LUNE

Nouvelle Acropole Bordeaux



« On ne devient pas soufi en sortant de l'université et ne devient pas soufi qui veut, il doit être initié ». Madani Bentounes en sait quelque chose. Il a rencontré le soufisme à l'âge de 19 ans. Un long chemin de pratique, qu'il raconte.

« Hier, j'étais intelligent et je voulais changer le monde. Aujourd'hui, je suis sage et je me change moi-même. » Cette maxime attribuée au poète mystique persan Djalâl ad-Dîn Rûmî, je l'ai adoptée comme style de vie. La lecture de ce fascinant sage oriental du XIII^e siècle m'oriente forcément vers le soufisme, cette voie ésotérique de l'Islam qu'il a inspiré et dans laquelle je retrouve de nombreux concepts philosophiques que je connais : une maîtrise de soi stoïcienne, une purification du cœur bouddhiste, un désir d'union avec l'absolu platonicien.

Mais qu'est-ce que le soufisme et à quoi ressemble sa pratique quotidienne aujourd'hui ? C'est pour répondre à ces questions que j'ai choisi de partir à la rencontre de Madani BENTOUNES, un Bordelais de 67 ans, soufi pratiquant. Autour d'un café, nous allons refaire le monde... son monde.

« Si nous nous rencontrons aujourd'hui, ce n'est pas un hasard. »

Cheveux blancs et barbe grisonnante, Madani a troqué sa djellaba contre une veste de costume.

« Il faut savoir vivre avec son temps », sourit-il. Sa poignée de main franche tranche avec la douceur de son regard, d'un vert profond, presque transparent. Cet homme grand, assurément charismatique, en impose instantanément. Il parle peu, mais jamais pour ne rien dire : « Notre rencontre est tout sauf un hasard », commence-t-il. Aucun doute, cet homme possède le mystère et la profondeur de ceux qui suivent un chemin intérieur.

Le soufisme, voir la source

Madani, 67 ans, se définit comme un cheminant dans la voie soufie. Il est en France, à Bordeaux, depuis octobre 1989, arrivé pour ses études de biologie médicale. Aujourd'hui à la retraite, il a fait toute sa carrière dans un hôpital public en tant que médecin biologiste. Né en Algérie dans une famille musulman, il a été initié au soufisme à l'âge de 19 ans. Son grand-père est le disciple du maître contemporain algérien Cheikh Al-'Alawi. Depuis l'enfance, il entend donc parler de cette voie.

À 19 ans, il commence une éducation soufie.

« Mon maître parlait très peu, il m'a d'abord appris à écouter », se souvient Madani, alors il me dit : « Écouter est le premier pas dans la recherche de Dieu, cela purifie le cœur et pacifie l'ego. »

Pendant ses études de biologie, sa pratique se confirme. Voir et étudier la réalité incroyable du corps et de son fonctionnement lui fait éclore cette vérité dans le cœur : « il n'y a pas de place pour le hasard ». Cette petite phrase pas si anodine résonne avec les premiers mots de notre rencontre, ce cheminant à emprunter la voie par cette porte.

« On ne devient pas soufi en sortant d'une université ! »

Madani commence par me donner un exemple pour définir le soufisme : « Quand on va au cinéma, les hommes regardent le film qui se déroule sur l'écran, le soufi, lui, se retourne et cherche celui qui projette le film. » Et ajoute : « Le commun des mortels regarde la création alors que le soufi regarde le Créateur. »

Le soufi est donc celui qui est capable de voir la source, Dieu derrière chaque chose manifestée. Madani précise que le soufisme c'est la recherche du divin, c'est une quête d'union. Pour parvenir à voir l'unité derrière la multiplicité, Dieu en chaque chose, il faut pacifier l'égo, car l'égo par définition nie la divinité. Il faut donc l'éduquer !

Pacifier l'ego

Madani me partage les trois étapes pour pacifier l'égo : la prise de conscience puis être vigilant, pour arriver à la contemplation. Madani tout au long de notre rendez-vous me récite des phrases de maîtres et sourates du Coran, là il illustre son propos avec Ibn-'Arabi : « Nous avons dépassé la pensée discursive, nous voyons actuellement avec l'œil intérieur. » Cet enseignement me rappelle quelque chose. Je vois une similitude avec l'allégorie de la caverne de Platon, le

prisonnier ne regarde que des ombres projetées sur un mur, jusqu'au moment où il se retourne et se libère. Il commence alors, tout un chemin intérieur afin de pouvoir parvenir à la lumière de la vérité, le Souverain Bien, hors de la caverne, pour voir la réalité telle qu'elle est.

Le soufisme, une voie d'initiation

Le soufisme est une voie initiatique qui se transmet par une chaîne de maître à disciple, on ne devient pas soufi en sortant d'une université et ne devient pas maître qui veut, il doit être initié.

Madani est le disciple du maître Cheikh Khaled BENTOUNES, maître spirituel de la confrérie soufie Alawiyya. Il me rappelle cette parabole de Rûmî du papillon qui trop amoureux de la lumière se jette sur elle et se brûle, signifiant que pour s'approcher de la lumière de la vérité, il y a besoin d'un maître, car la voie est pleine de dangers.

Madani me résume alors sa pensée : « Le cœur n'a qu'une seule direction : la vie matérielle ou le divin. Dieu ne regarde pas un cœur distrait. »

Si on reprend l'exemple du cinéma, je comprends qu'on ne peut pas regarder le film et la source du film en même temps. Si je regarde l'un, je tourne le dos à l'autre. Être soufi, ou emprunter une voie spirituelle est faire un grand choix, c'est une conversion, pour se tourner vers la source et ne plus être dupe du monde illusoire de la manifestation ! Terminé les supers blockbusters (1) au grand écran !

Pratiquer, c'est vivre comme un oignon qu'on épluche

Vivre en soufi c'est pratiquer les cinq piliers de l'islam : l'attestation de foi en l'existence et l'unicité de Dieu, et en la prophétie de Mahomet, les cinq prières quotidiennes, l'aumône, le jeûne du mois de ramadan et le pèlerinage à La Mecque.

À cela s'ajoutent les invocations de Dieu, des poésies des maîtres soufis chantées à l'aide d'un chapelet avant le lever et le coucher du soleil. Ces pratiques soufies se nomment « ouird » qui signifie « aller à la source ». S'ajoute également quatre fois par an, à chaque saison, une retraite spirituelle de trois jours qui mêle jeûnes, prières, chants et invocations de Dieu. Madani me confie qu'il est un peu flemmard et qu'il n'en fait qu'une par an.

Maîtriser son ego est la partie la plus difficile pour Madani dans sa pratique du soufisme. Cet objectif d'extinction du moi, nécessitant une humilité totale et quotidienne est un chemin semé d'embûches ! Il me confie : « l'égo l'emporte toujours ! Il a mille et une facettes, mille et une ruse ! »

Alors Madani sait qu'il faut veiller à ses caprices et à ses passions. Il me dit : « Nous sommes comme des oignons, nous devons patiemment enlever une peau après l'autre. » Et il ajoute : « Dire "je suis soufi" c'est déjà faire exister l'égo ! »

Je comprends alors que se dire cheminant est un trait de l'humilité. Madani me cite alors : « Oh mon Dieu, habite mon cœur et si tu trouves quelques habitants, ferme l'œil s'il te plaît ». C'est une phrase qu'il se répète, car il sait que son ego n'est pas encore pacifié et que quand Dieu visite son cœur, quelques locataires comme les caprices et les passions sont encore là, alors il lui demande de fermer les yeux.

L'état de transe

Il est temps maintenant de parler du plus beau moment vécu grâce à cette voie pour Madani. C'était lors des chants religieux qui sont un de ses moments préférés. Madani n'est pas dans la voie des derviches tourneurs (il y a plusieurs voies soufies), mais il danse aussi pendant ses chants, en sautant sur place et en disant « Allah » (Dieu en arabe).

Progressivement les chants et les danses s'accélérent. Cela lui est arrivé deux ou trois fois : grâce aux chants et aux danses transcendantes, Madani est entré en transe. « C'est un peu inexplicable comme il me dit, c'est un sentiment de béatitude, je me sentais dans un autre monde ».

Entre un maître et un disciple, les mots vont du cœur au cœur

À la fin de notre échange, je comprends qu'être soufi est une pratique du quotidien, une voie d'amour pour s'unir à la source malgré tout ce qui nous en empêche.

« Votre tâche n'est pas de chercher l'amour, mais simplement de chercher et trouver tous les obstacles que vous avez construits contre lui. » a dit Rûmî.

Rien ne s'apprend dans les livres, Madani me dit : « Dans une conférence, on parle de bouche à oreille, mais entre un maître et un disciple, les mots vont du cœur au cœur. » Il me raconte alors une anecdote d'un théologien rencontrant le cheikh El Alaoui. Celui-ci comprend que le savoir intellectuel peut être un voile à la réalisation divine. Il devient alors disciple du cheikh et compose une célèbre poésie suivant l'ordre alphabétique pour montrer sa méconnaissance de la voie initiatique et la nécessité de tout réapprendre.

Le soufisme est une pratique du quotidien, individuelle, mais cette voie promeut également le vivre ensemble en paix.

Madani me parle du Cheikh Khaled Bentounes comme l'initiateur de la Journée Internationale du Vivre Ensemble en Paix, adoptée le 8 décembre 2017 par l'Assemblée générale de l'ONU, à l'unanimité des 193 pays. Le soufisme prône une seule humanité, et par conséquent promeut la paix.

Ce que je retiens de cette rencontre c'est que le soufisme est une voie pour faire naître l'amour en soi, diminuer l'égoïsme, se consacrer aux choses essentielles et l'être humain qui vit cet état de conscience ne peut qu'œuvrer pour la paix et le vivre ensemble.

Je reviens sur son regard que j'ai trouvé si profond dès le premier instant et il me dira plus tard au cours de notre échange que le soufi ne se revendique pas, mais sa pratique intérieure doit se voir à l'extérieur.

C'est peut-être cela que j'ai vu dans ses yeux, un cœur qui travaille à s'élever vers le plus haut de lui-même. Merci Madani ! ■

(1) Film, pièce de théâtre, jeu vidéo qui bénéficie d'un succès très important

© Nouvelle Acropole



Khalil Gibran

Unir les hommes par le langage de l'âme

Hélène CARRE

Directrice du centre Nouvelle Acropole Rouen

Qu'il écrive en anglais ou en arabe littéraire, le poète et écrivain libanais Khalil Gibran (1883-1931) n'a eu de cesse de servir la Sagesse faite Beauté. S'il inspire ses lecteurs à se tourner vers la vie de leur âme, c'est grâce au chemin intérieur parcouru à la rencontre de lui-même, à la faveur de ce qui ressemble bien à un parcours spirituel et artistique vers l'Unité.

Khalil Gibran est né le 6 janvier 1883 à Bécharré, au Liban, dans une famille chrétienne maronite. Dans son environnement et son éducation, la religion et la spiritualité ont une place importante, de même que la nature, puisqu'il grandit au cœur des montagnes du Liban, aux côtés de son demi-frère et de ses deux sœurs.

La révélation du langage de l'art

Dès sa prime jeunesse, son talent pour le dessin se révèle. Il dessine avec un morceau de craie ou de charbon sur les murs de sa maison. Sa mère l'encourage en lui offrant un livre sur Léonard de Vinci. Cette découverte va beaucoup l'impacter : « cela eut sur [lui] l'effet de l'aiguille d'une boussole sur un bateau égaré dans la brume » (1).

Il connaît une enfance et une jeunesse éprouvantes : emprisonnement de son père, émigration avec sa mère et sa famille aux

États-Unis, décès de sa sœur, puis son frère, et enfin sa mère lorsqu'il a 20 ans. Ces épreuves renforcent à la fois sa combativité et la puissance de son art. Le fait de toucher sa sensibilité fait émerger l'élan vers le Beau, avec une poésie extrêmement subtile, précise et délicate. Son art exprime à la fois sa sensibilité et ses convictions, forgées au fil des épreuves transcendées, qui lui donnent accès à une autre réalité, profonde et élevée.

Une force et une ressource intérieures impressionnantes

Il parle d'une deuxième naissance avec *Le Prophète*. Fruit d'une longue maturation, cet ouvrage est pour lui le couronnement de son œuvre. Comme le fit près de vingt siècles plus tôt Marc-Aurèle dans les *Pensées pour moi-même*, il y restitue le fruit de la rencontre entre des enseignements et son vécu intérieur.

C'est probablement ce langage du vécu qui a fait le grand succès de cet ouvrage, au verbe poétique, sobre et élégant, depuis sa publication en 1923.

Le langage de l'âme

Jorge Angel Livraga, philosophe et fondateur de Nouvelle Acropole, disait que « la valeur des mots ne réside pas dans ce qu'ils renferment, mais dans ce qu'ils libèrent » (2). Cet aphorisme illustre à merveille l'écriture de Khalil Gibran, qui enseigne directement au cœur et à l'âme.

Aujourd'hui, nous utilisons peu ce langage. Dans nos sociétés centrées sur l'utilitarisme et la technique, ce que nous apporte fondamentalement Gibran est cet espace à l'intérieur de nos consciences pour aller vers la compréhension et la réalité des choses. Ses mots ont un pouvoir évocateur. C'est ainsi qu'il a conçu son œuvre. Il transmet des paraboles, mais c'est au lecteur de se les approprier : « le lecteur doit avoir son mot à dire » (3).

Il voile la vérité, utilisant à merveille l'art du symbole. Peut-être est-ce dans cette réalité cachée que réside un potentiel inexploré de sagesse. Il ouvre beaucoup de questionnements, et, au début de l'œuvre, interpelle le lecteur : « de quoi vous parlerai-je, sinon de ce qui agit en cet instant même dans vos âmes » (4). Tout le monde peut dès lors se sentir concerné, appelé, interpellé, s'il choisit de l'être.

Sa démarche procède du parcours philosophique de celui qui veut apprendre et cheminer vers la sagesse.

Aller vers l'unité

Khalil Gibran parle à l'âme, et par son exemple, nous invite à cheminer vers l'unité.

Son œuvre est imprégnée du lien mystique qu'il entretient avec « Dieu ». Pas le dieu d'une religion, qu'il rejette, mais l'Unité primordiale. Cette recherche de l'unité parcourt son œuvre, sa vie, son chemin de

pensée et d'évolution. Elle procède d'une connexion naturelle à l'universalisme : alliant les religions, et allant au-delà pour saisir l'essence de leur message. Pour lui, il existe une sagesse atemporelle qui irrigue et transcende toutes les religions.

Il a vécu en Orient et en Occident et les a reliés au niveau culturel, de la langue et des modes de vie. Il a su jongler entre les langues selon ce qu'il avait à exprimer. Il a ainsi choisi d'écrire *Le Prophète* en anglais, une langue plus épurée, l'arabe étant trop élaboré pour aller à cette ascèse des mots.

Une éducation empreinte de spiritualité

Cette approche intégratrice et harmonisatrice a été rendue possible par une éducation orientale et occidentale, à la fois ouverte et empreinte de spiritualité. Quand il étudie au Collège de la Sagesse au Liban, il fait une rencontre marquante avec le soufisme.

Cette tradition le touche profondément par sa capacité à exprimer l'union avec Dieu, et entre les spiritualités. Il éprouve en particulier une grande admiration pour le théologien et penseur Al-Ghazali (1058-1111) : « En Ghazali, j'ai trouvé le maillon doré qui relie ses prédécesseurs, les mystiques de l'Inde, aux théologiens qui lui ont succédé » (5).

Par son art, Khalil Gibran transcende les frontières des religions tout en cherchant de toutes ses forces le message universel contenu dans chacune d'entre elles. À ceux qui défendent le mosaïsme, le brahmanisme, le bouddhisme, le christianisme, l'islam, il répond : « il n'y a qu'une seule religion abstraite et absolue dont les manifestations sont multiples ».

Sa vision de la mystique est celle d'un cheminement intérieur vers l'unité universelle, où l'homme doit « avancer avec un désir ardent vers son moi-divin ». Ce chemin est celui de l'Amour par le désir sublimé (6).

Ce message d'union est un antidote à toutes les pensées uniques, dogmatismes et autres fanatismes. Il ouvre la voie à un chemin de réconciliation et d'harmonisation des contraires, et par conséquent de paix. Une paix qui vient de l'élévation de la conscience et de l'âme, par un élan constant d'amour de l'Unité.

Du langage de l'âme à l'amour de la Sagesse

Le principe de la philosophie est d'aimer la sagesse, ce qui amène à vouloir s'unir à elle. Khalil Gibran nous la fait aimer, par une ouverture du cœur au Beau et au Vrai, qui conduisent vers l'Unité. Par ce cheminement, il est possible de dépasser la vision particulière pour aller vers l'universel.

Même si nous ne sommes pas des mystiques ou des artistes, nous pouvons tous avancer dans cette direction. Un artiste comme Khalil Gibran nous inspire à suivre un sentier de profondeur et d'élévation qui nous fait contacter l'essentiel, et invite à vivre l'émerveillement comme voie philosophique d'union à soi et aux autres. ■

(1) Khalil GIBRAN, *Lettre à May Ziadé du 6 février 1925*, in BUSHRUI Suheil et AL-KUZBARI Salma, *Lettres d'amour de Khalil Gibran à May Ziadé*, Paris, Librairie Médicis, 1990

(2) Jorge Angel LIVRAGA, *Prends ton envol*, Éditions Nouvelle Acropole, 2002, page 61

(3) Alexandre NAJJAR, *Khalil Gibran, Œuvres complètes*, Éditions Robert Laffont, 2006, page 913

(4) Khalil GIBRAN, *Le Prophète*, in NAJJAR Alexandre, *ibidem*, page 526

(5) NAJJAR Alexandre, *ibidem*, page 923

(6) *Ibidem*, p. 892

Conférences sur YouTube

Khalil Gibran - Les philosophes de l'âme et les mystères de la vie intérieure

<https://www.youtube.com/watch?v=VnEvH28dGX4>

Khalil Gibran - Parle-nous de la Beauté - Les philosophes de l'âme

https://www.youtube.com/watch?v=27_6syS8MSk

À écouter en podcast :

<https://www.buzzsprout.com/293021/15687472-khalil-gibran-parle-nous-de-la-beaute>

© Nouvelle Acropole



Symbolisme du labyrinthe

M.A. CARILLO de ALBERNOZ et M.A. FERNANDEZ

Nouvelle Acropole Espagne

Le labyrinthe est un motif géométrique ancien représentant un parcours peu aisé, pour arriver à son centre. Au-delà du jeu, il a un sens profond, associé au mystère, à l'initiation, à la connaissance.

À l'origine, il s'agit du palais crétois de Minos où le Minotaure est enfermé et d'où Thésée ne peut sortir qu'à l'aide du fil d'Ariane. C'est avant tout un croisement de chemins ; certains d'entre eux n'ont aucune issue.

Du parcours initiatique...

L'essence même du labyrinthe est de confiner dans le plus petit espace possible l'enchevêtrement de chemins le plus complexe et de retarder ainsi l'arrivée du voyageur au centre qu'il veut atteindre.

Ce parcours complexe se trouve dans les couloirs d'accès à certaines grottes préhistoriques ; Il est dessiné sur la porte de l'ancre de la Sibylle de Cumès ; on le connaissait en Égypte. Son association avec la caverne montre qu'il doit à la fois permettre l'accès au centre par une sorte de parcours initiatique et l'interdire à ceux qui ne sont pas qualifiés.

Les labyrinthes gravés sur le sol des églises étaient la signature des corporations et des confréries de bâtisseurs et remplaçaient le voyage en Terre Sainte. Parfois, nous trouvons en son centre le Temple de Jérusalem et le croyant qui ne pouvait pas accomplir le pèlerinage royal parcourait, en imagination, le labyrinthe jusqu'à atteindre le centre.

... en passant par un système de défense...

Le labyrinthe a été utilisé comme système de défense aux portes des villes fortifiées, non seulement contre l'adversaire humain, mais aussi contre les influences maléfiques.

En Grèce, la danse de Thésée fait référence à la marche labyrintique et elle existe également en Chine. Elle annonce la présence de quelque chose de précieux et de sacré. Elle ne permet l'accès qu'à ceux qui connaissent les plans. Elle a pour fonction religieuse de défendre contre les assauts du mauvais, de celui qui est prêt à violer le secret. Le centre est réservé à l'initié : introduit dans les arcanes, il est lié au secret.

... et un accès à une connaissance cachée

Le labyrinthe peut avoir également une signification solaire, puisqu'il s'agit du palais de la double hache, emblème de la royauté, c'est-à-dire du foudre archaïque de Zeus — Minos en Crète. Le taureau enfermé dans le labyrinthe est aussi solaire, c'est la puissance royale, l'autorité de Minos sur son peuple.

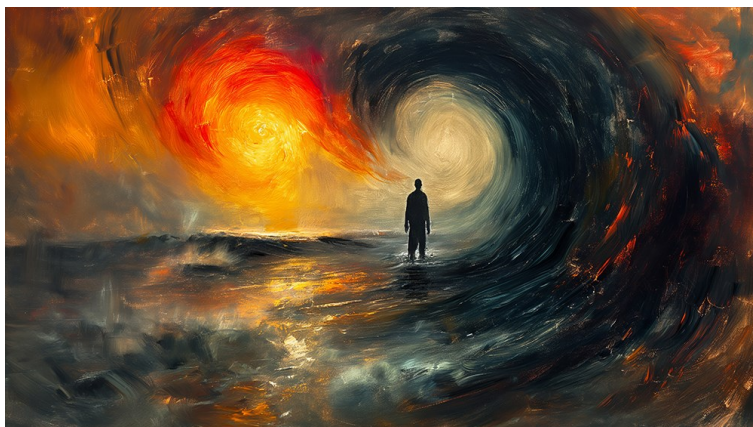
Dans la tradition cabalistique, il occupe une fonction magique qui serait l'un des secrets attribués à Salomon. C'est pourquoi le labyrinthe des cathédrales est aussi appelé Labyrinthe de Salomon.

Aux yeux des alchimistes, c'est une représentation de tout le travail de l'Œuvre, avec ses principales difficultés. Une telle interprétation serait liée à l'image d'une doctrine ascétique et mystique : se concentrer sur soi-même à travers les mille chemins des sensations, en supprimant tous les obstacles à l'intuition pure et revenir à la lumière sans se laisser prendre dans les détours des sentiers. Le va-et-vient du labyrinthe serait le symbole de la mort et de la résurrection spirituelles.

Il conduit vers une sorte de sanctuaire intérieur, où réside la partie la plus mystérieuse de l'individu. On peut le voir comme la combinaison de deux éléments : la spirale et la tresse, et, dans ce cas, il exprime le perpétuel devenir de la spirale sans fin et le perpétuel retour figuré par la tresse. ■

Article traduit de l'espagnol, paru sur le site <https://bibioteca.acropolis.org>

© Nouvelle Acropole



Pourquoi nous faut-il mourir ?

Sylvianne CARRIÉ
Formatrice en philosophie à Nouvelle Acropole

« Personne ne sait encore si tout ne vit que pour mourir ou ne meurt que pour renaître »
Marguerite Yourcenar

Les concepts de vie et de mort semblent a priori antagonistes et irréconciliables. Face à ce défi existentiel, peut-on concevoir une vision plus inclusive et positive de la mort, inspirée des lois du vivant ?

Les horloges biologiques rythment nos cycles individuels et collectifs. Universellement les traditions associent le printemps à la naissance ou renaissance, l'été à la fécondité, l'automne à la maturité et l'hiver à la sagesse enfouie et porteuse de renouveau. Dans cette grande roue des cycles, tous les êtres vivants naissent et meurent dans un renouvellement constant qui touche l'ensemble des règnes de la Nature, de l'infiniment grand à l'infiniment petit. Le processus de vie/mort/renaissance est donc inhérent à cette Nature : tout se transforme, des objets aux civilisations.

Savoir mourir

Les règnes inférieurs ne semblent pas particulièrement affectés par le phénomène : les animaux savent mourir faute d'interrogation métaphysique sur le sujet. De leur côté, les enfants portent un regard naturel sur la mort lorsqu'elle ne leur est pas occultée. Si certains animaux ressentent la mort de leurs congénères et des humains dont ils étaient proches, seul l'homme a la capacité consciente de s'interroger sur le sens de la perte de la vie. Aussi loin que remonte l'origine connue de l'humanité, elle a placé la mort au centre de ses interrogations, de ses croyances, parfois comme boussole pour les

vivants.

Quelles réponses apportées au fil de l'histoire ?

Les religions et les différents courants philosophiques ont tous tenté d'apprivoiser la mort et d'apporter une réponse signifiante à l'ultime énigme de l'existence : où vont les morts ? D'où viennent les vivants ?

Actuellement, les sociétés matérialistes modernes postulent qu'ils ne viennent de nulle part et ne vont nulle part. Le néant ouvre et ferme une marche sans destination apparente. La vie en Occident est vécue comme un non-sens philosophique, une trajectoire linéaire qui trouve en elle-même sa fin.

D'autre part, les religions du Livre affirment que chaque homme, doté d'une âme particulière, est une création unique porteuse de l'empreinte de Dieu. Sa vie, si elle est conforme au dogme, le conduira à vivre l'éternité aux côtés de son Créateur.

Une troisième voie est proposée par les philosophies classiques qui s'appuient sur une logique de continuité, rythmée par la grande loi naturelle de la cyclicité.

Ainsi, pour Héraclite, philosophe grec de l'éternel devenir, ce que nous appelons vie et mort ne sont que des changements d'état qui s'engendrent mutuellement comme le *yin* et *yang* dans la philosophie taoïste : « Ce qui est en nous est toujours Un et le même, vie et mort, car le changement de l'un donne l'autre et réciproquement. » (1)

Les stoïciens, sans spéculer sur une hypothétique survie de l'âme, affirmaient sagement qu'il ne sert à rien de réfuter l'inexorable : ainsi, « ce qui est inévitable ne devrait point nous causer d'affliction ».

« L'important n'est pas que l'âme et le corps soient unis plus longtemps, mais que lorsque la mort arrive, nous ayons atteint le sommet de la perfection. » (2)

Pour sa part, si « la mort n'est rien pour nous » objecte Épicure, ce « rien » ne devrait point affecter notre vie puisque lors de notre trépas, nous perdrons toute conscience et sensation.

Mais comment un « rien » pourrait-il nous hanter à ce point ? Le bon sens populaire a su parfois y répondre avec humour comme avec l'adage de *la Plaisante sagesse lyonnaise* : « on a beau dire que c'est difficile de mourir, tout le monde finit ben par y arriver ».

Enfin, Platon décrit, dans le mythe d'*Er* qui conclut son dialogue *La République*, le passage des âmes à travers les eaux du fleuve Léthé, où elles oublient leur dernière incarnation pour faire face de façon fraîche et dynamique au nouvel « acte » à vivre. La mort aurait donc un sens tout comme la flèche de notre destinée.

La mort comme espace de régénération

Dans la mythologie grecque, les dieux Hypnos (le sommeil) et Thanatos (la mort) sont frères. Les deux permettent à la conscience de thésauriser et de reconfigurer les expériences de veille : le dormeur réintègre alors son corps reposé tandis que le mort abandonne sur l'autre rive un corps devenu inutile, laissant la conscience se déployer

librement. Et nous considérons comme morts ceux qui ne sont plus perceptibles à nos sens, de même que notre état de veille ne nous semble réel que par opposition à l'état de rêve dont nous émergeons chaque matin.

Mourir et renaître pour tisser le fil de sa destinée

Dans la philosophie hindouiste, « l'homme au travers ses nombreuses naissances » (3) tisse et détisse le fil d'une destinée qui ne se dévoile qu'au chercheur de vérité. Le concept de réincarnation est au cœur des philosophies orientales. Il faut entendre par là, le passage d'une racine immortelle en chacun, le Soi ou, l'étincelle spirituelle, ou âme, dans des véhicules temporels, ou personnalités afin de vivre des expériences de conscience dans un espace-temps spécifique.

Peut-on être heureux sachant qu'on va mourir ?

L'homme peut-il être heureux en sachant qu'il doit mourir et perdre ses êtres chers ? Comme l'a développé la doctrine bouddhiste de l'éveil, c'est l'attachement au périssable, à l'éphémère qui enchaîne aux cycles d'expériences, jusqu'à ce que « l'homme apprenne à se dépouiller des sombres vêtements de l'illusion » (4), contacte sa dimension intérieure et se libère de la souffrance. C'est donc l'ignorance et l'attachement au corps périssable qui sont à l'origine de la peur de la mort et de la souffrance de la perte.

Une société dans le déni du réel

L'éducation que nous recevons dans nos cultures occidentales n'est guère propice à nous familiariser avec la mort. En effet, le phénomène de la mort est à la fois occulté et exacerbé à travers les médias et les usages. Nos idéologies actuelles, dénuées de transcendance, ont refoulé cette question hautement dérangeante qui ressurgit sous des formes dévoyées.

Comme l'a expliqué, il y a quelques années, l'anthropologue Louis Vincent Thomas, la mort dans notre société est à la fois « banalisée et aseptisée » ; nous assistons à « la mort à la troisième personne, qui est un peu la négation de la mort, car elle se consomme comme spectacle. [...] La société de consommation, de gaspillage, d'usure, d'homogénéisation ne sait pas intégrer la mort dans le cycle du vivant. L'échec des religions et le caractère relativement exacerbé de l'individu dans une société de masse, anonyme, non conviviale, accroissent la peur de la mort » (5).

Paradoxalement, cette société infantile « mortiphobe » qui cache ses vieux pour ne pas voir se faner des rêves inassouvis, a un caractère mortifère : entre la banalisation de la mort sur les écrans et la réalité de l'actualité toujours plus dramatique, la vie humaine n'a plus guère de prix.

Une voie d'humanisation

Si, comme le dit Montaigne, « tous les jours vont à la mort, le dernier y arrive », autant s'y préparer. Dans l'Antiquité, ce qu'on appelait les Mystères avait pour objet d'éveiller à la conscience d'immortalité. Plus tard vint la philosophie au sens étymologique, la quête de l'essentiel et des valeurs atemporelles. Platon n'affirmait-il pas que la grande affaire de la philosophie, c'était « d'apprendre à mourir » ? Apprendre à mourir au quotidien, ce sont les petits renoncements consentis, l'acceptation de l'impermanence en gardant confiance en nos moyens pour développer notre potentiel de créativité. C'est une réorientation du regard, pour se dépouiller de nos voiles d'illusions, de nos préjugés, sortir du séparatisme qui enferme le monde dans des cases, faire tomber les vieilles peaux pour renaître à notre intériorité, à ce qui nous relie.

« Il serait intéressant de changer le désir de survie en une conscience claire de l'immortalité, en faisant que chaque minute de nos existences ait la valeur d'un pas en avant, d'une expérience utile pour toujours, d'une union constante avec ceux avec qui nous cheminons ; rester vivants et actifs ici et de l'autre côté, comme ouvrir et fermer la porte de notre maison » nous conseille la philosophe Delia Steinberg Guzman (6).

Ce serait donc paradoxalement la certitude de la mort qui permettrait de qualifier l'existence terrestre en la circonscrivant dans un cycle fini dont nous sommes les maîtres d'œuvre. Car « la vie acquiert plus de sens si nous lui ajoutons la mort comme un repos naturel, comme un rêve qui nous aide à digérer mille et une circonstances avant de nous réveiller à nouveau » (6)

Apprendre à vivre l'instant sans naïveté, mais avec l'émerveillement renouvelé de l'enfant, comme le *Petit Prince* prenait soin de sa rose, peut éveiller en nous l'intuition de l'éternité. ■

(1) Héraclite, *Fragments*, Éditions Garnier Flammarion, 2018, fragment 88

(2) Marc Aurèle, *Pensées pour moi-même*, Éditions Garnier Flammarion, 1999, Livre III

(3) Sri Aurobindo, *La Bhagavad Gîtâ*, Éditions Adrien Maisonneuve, 1984, II, 13,

(4) Hélène Petrovna Blavatsky, *La Voix du Silence*, Éditions Adyar 1977, p 11

(5) Laura Winckler, *Entretien avec Louis-Vincent Thomas*, article paru dans la revue de Nouvelle Acropole N°122 (Nov.-déc. 1991), page 15 à 22

(6) Délia Steinberg Guzman, *Réconcilier la vie et la mort*, article paru dans la revue de Nouvelle Acropole N°211 (nov. 2009-févr. 2010), page 15 à 19

Agriculture naturelle : cultiver la nature et l'homme

Michel MARCHAL

Formateur en philosophie à Nouvelle Acropole
Rouen



« Le but ultime de l'agriculture n'est pas la culture des récoltes, mais le développement et la perfection des êtres humains. » Masanobu Fukuoka

Redécouvrir la nature pour mieux la cultiver ! Voilà l'exhortation à laquelle se livre Masanobu Fukuoka, agriculteur et philosophe japonais du début du XX^e siècle, pionnier largement reconnu comme visionnaire dans le domaine de l'agriculture durable.

C'est une approche innovatrice de l'agriculture et de la vie en elle-même, que Masanobu Fukuoka propose dans son ouvrage *La révolution d'un seul brin de paille, Une introduction à l'agriculture sauvage* (1), écrit dans les années 1975, mais d'une brûlante actualité. Il y remet en question les méthodes conventionnelles de l'agriculture moderne, en affirmant qu'une intervention minimale de l'homme et une compréhension des processus naturels peuvent produire des récoltes abondantes et saines.

Retrouver l'harmonie entre l'homme et la nature

Né en 1913 dans une ferme de l'île de Shikoku au sud du Japon, Masanobu Fukuoka commence sa vie professionnelle en tant que microbiologiste. C'est vers 1935, au cours d'une période de désillusion face aux pratiques agricoles modernes et aux normes sociétales, qu'il a une révélation : celle de l'inutilité de l'action humaine, seule la nature fait bien les choses.

Quelques années plus tard, à la suite d'une expérience ratée dans la ferme de son père, il redevient technicien avec la mission

d'augmenter la production alimentaire en temps de guerre. Pendant huit années, il réfléchit sur les préceptes de l'agriculture scientifique et de l'agriculture naturelle. C'est là que se dessine sa mission de vie : atteindre l'harmonie entre la vie humaine et le monde naturel. « Donner une forme à mes pensées, les mettre en pratique, et ainsi déterminer si mon discernement voyait juste ou faux. Passer ma vie dans l'agriculture, à faire pousser du riz et des céréales d'hiver — ce fut le parti que je pris. »

C'est seulement à la fin de la guerre, qu'il retourne dans son village natal pour y mettre en pratique ses idées sur l'agriculture naturelle.

Découvrir les lois naturelles

Dans son livre, Masanobu Fukuoka se décrit à de très nombreuses reprises comme observant et admirant l'activité de la nature. Loin d'être une vague rêverie, cette observation des écosystèmes lui révèle l'interdépendance de tous les êtres vivants et l'impact néfaste de l'intervention humaine sur les processus naturels.

Il prône un retour à des méthodes plus simples, mais cependant efficaces.

C'est ainsi qu'il formula la méthode de l'agriculture naturelle autour de quatre grands principes : ne pas cultiver (labourer) ; ne pas utiliser de fertilisant chimique ou de compost préparé ; ne pas désherber avec cultivateur (outil mécanique) ni avec herbicides ; ne pas dépendre des produits chimiques (2). Il mettait l'accent sur une intervention humaine minimale et la relation symbiotique entre les plantes, les animaux et le sol.

Il affirmait ainsi être capable de produire de meilleurs rendements avec moins d'efforts et sans nuire à l'environnement. Selon lui, comprendre et respecter les processus naturels permettait à la nature devenir plus résiliente, de protéger la biodiversité, tout en intervenant de manière minimale. Travailler avec plutôt que contre la nature, tel est le secret de l'abondance.

Un agriculteur philosophe

Cette méthode radicale va au-delà de la simple agriculture ; c'est une véritable philosophie de vie, un appel profond à repenser notre interaction avec l'environnement et à vivre nos vies, en plaidant pour une existence plus durable, consciente et holistique.

Le livre peut paraître inorganisé, peut-être comme un jardin d'agriculture naturelle, ses 39 chapitres décrivant tout à la fois les actions et leur succession dans le temps et des réflexions philosophiques.

Il plaide tout d'abord pour une meilleure observation de la nature, de ses processus et de ses cycles pour, en s'inspirant de leur sagesse, développer les meilleures méthodes de culture. Loin de vouloir se débarrasser des prédateurs, il encourage un équilibre qui permet aux écosystèmes de s'autoréguler. « La nature, laissée à elle-même, est en parfait équilibre. » De même la matière organique

(d'où le titre de l'ouvrage : un brin de paille) permet aux sols de se régénérer naturellement.

De tout cela l'homme sera le direct bénéficiaire à travers ce qu'il trouvera dans son assiette. L'agriculture naturelle lui prodiguera force et santé.

L'agriculture du vivre ensemble

L'agriculture naturelle est vivifiante pour les communautés humaines. Elle encourage le travail collectif et solidaire. Travailler la terre, produire de la nourriture sont des pratiques unificatrices, qui développent la responsabilité et le partage. Ainsi l'agriculture naturelle a le pouvoir de réunir là où les techniques modernes séparent et isolent.

De plus le travail direct avec la nature permet de rester en contact avec ses principes fondamentaux, comme la loi des cycles ou l'interdépendance de tous les êtres vivants. Ainsi l'agriculture naturelle a une valeur éducative irremplaçable. « La vie à la ferme est une école de patience ; on ne peut pas précipiter les récoltes ni fabriquer un bœuf en deux jours. »

Voir et comprendre

Pour Fukuoka, l'humanité ne connaît pas la nature, car celle-ci dépasse la portée de l'intelligence humaine rationnelle.

Seuls les enfants voient la nature vraie. C'est l'idée de la connaissance discriminante, l'intellect « fragmentaire et incomplet » qu'il faut abandonner pour que « la connaissance non discriminante lève en lui ». « On ne peut jamais atteindre une véritable compréhension uniquement par le biais du savoir intellectuel ».

L'auteur montre aussi l'importance de l'acceptation : accepter de faire de multiples erreurs avant de réussir, accepter l'idée que l'homme ne peut pas faire mieux que la nature.

Les fruits et légumes créés par l'homme satisfont « les désirs passagers des gens », mais bénéficient moins au corps humain. « L'extravagance du désir est la cause fondamentale qui a conduit le monde à sa difficile situation actuelle. »

Les tout derniers chapitres posent des questions profondes sur la relativité des choses, la place de l'être humain dans l'univers, la place et l'utilité de la science ...

La philosophie du « ne rien faire »

Pour conclure, nous vous offrons quelques lignes de l'auteur inspirées par la philosophie bouddhiste et taoïste et également par Gandhi.

« Large, l'agriculture Mahayana [appellation créée par l'auteur] se produit d'elle-même quand une unité existe entre l'homme et la nature. Elle se conforme à la nature telle qu'elle est et à l'esprit tel qu'il est.

Elle procède de la conviction que si l'individu abandonne temporairement la volonté humaine et permet à la nature de le guider la nature répond en lui fournissant tout. [...]

L'agriculture sauvage pure... est l'école du sans-coup. Elle ne va nulle part et ne cherche pas de victoire. Mettre en pratique le *non agir*

est la seule chose que l'agriculteur doit tâcher d'accomplir. Lao-Tseu parlait de la non-active nature [...] la voie de Gandhi, une méthode sans méthode, agissant dans un état d'esprit qui ne cherche ni à gagner ni à s'opposer, est apparentée à l'agriculture sauvage.

Quand on comprendra qu'on perd joie et bonheur en essayant de les posséder, on réalisera l'essence de l'agriculture sauvage.

Le but ultime de l'agriculture n'est pas de faire pousser des récoltes, mais la culture et l'accomplissement des êtres humains. » (3) ■

(1) Masanobu Fukuoka, *La révolution d'un seul brin de paille, Une introduction à l'agriculture sauvage*, Éditions Guy Trédaniel, 2005, 202 pages

(2) Voir sur internet :

<https://www.youtube.com/watch?v=VsRSsvfu5fM>

(3) *Opus* cité pages 143 et 144

À lire :

[https://www.bookekey.app/fr/book/la-r%C3%A9volution-d'un-se Agriculture naturelleul-brin-de-paille](https://www.bookekey.app/fr/book/la-r%C3%A9volution-d'un-se-Agriculture-naturelleul-brin-de-paille)

© Nouvelle Acropole

#11 Surmonter sa colère

Isabelle OHMANN

Rédactrice en chef de la revue Acropolis



La colère est une émotion ambiguë : ne pensons-nous pas devant un événement injuste qu'il est normal d'être en colère ? D'autres vont affirmer que la colère, sœur obèse de l'indignation, est nécessaire pour faire changer les choses. Et d'autres enfin que la colère donne de l'énergie pour passer à l'action. La colère serait-elle alors une émotion acceptable, voire souhaitable ?

Eh bien non ! Au fond de nous-mêmes nous savons que nous emporter et sortir de nous-mêmes est l'expression d'une violence qui empoisonne nos relations. Que de paroles, voire de gestes, regrettés car exprimés sous le coup de la colère ! La colère nous chauffe, ce qui altère notre discernement (on voit rouge) et notre prise de décision. Bref c'est un poison. Et elle est parfaitement inutile pour changer les choses, car se mettre en colère est aussi vain que se fâcher contre la pluie.

Les philosophes nous ont enjoint à surmonter cette émotion négative, tout particulièrement Sénèque. Parce qu'il avait un frère colérique, il lui a écrit une sorte de traité de gestion de la colère (1). Pour commencer, afin de bien souligner combien la colère est néfaste, il fait un portrait saisissant de l'homme colérique : « Ses yeux s'enflamment, étincellent ; son visage devient tout de feu ; ... ses lèvres tremblent, ses dents se serrent ; ses cheveux se dressent et se hérissent ; ... il gémit, il rugit ... ses pieds trépignent, tout son corps est agité ; ... hideux et repoussant spectacle de l'homme qui gonfle et décompose son visage. »

Aller à la source

Comment surmonter notre colère qui semble surgir aussi naturellement et subitement qu'une tempête ? Il n'est pas facile d'arrêter une émotion, mais la pratique de la philosophie, tout entière dirigée à l'apprentissage de la maîtrise de soi, peut nous y aider.

La clé face à la colère est d'en identifier la cause profonde. Ce n'est pas, contrairement aux apparences, l'événement déclencheur, mais la façon dont nous nous le représentons. Sénèque affirme que ce sont les attentes non satisfaites qui déclenchent notre colère. Il écrit que « nous sommes fortement tourmentés par tout ce qui survient de contraire à nos espoirs et à nos attentes. » Nous sommes comme des enfants capricieux qui trépignent quand on ne se plie pas à leurs désirs. Sénèque est direct avec son frère : « tu surestimes ce que l'on te doit et tu sous-estimes ce que tu dois. » C'est là que doit porter l'effort : ajuster nos attentes à la réalité pour effacer le sentiment d'être lésé.

Agir au quotidien

Essayons donc de débusquer nos attentes, de les nommer et de les calibrer de manière plus réaliste.

Ceci est autant valable pour nous-même que pour les autres. Plutôt que de se mettre en colère face à une injustice, canalisons notre énergie pour la réparer si cela dépend de nous.

Si la crise nous prend malgré tout, la posologie sera la suivante. Sénèque pense qu'il existe un moment, au début, où nous avons la main pour dire « stop ! » à la montée de l'émotion. Essayons de nous saisir de cet instant en nous rappelant que la colère est néfaste et vaine.

Si nous n'y parvenons pas et que nous avons été pris par la colère l'urgence est...

d'attendre ! Ne plus rien dire, ni faire et surtout ne rien décider ! Sénèque nous dit qu'alors « la passion initiale... peut s'éteindre et le brouillard qui obscurcit l'esprit se dissiper. »

Et pour finir, ne surtout pas effacer l'épisode et passer à autre chose. Faire plutôt un retour sur soi, car, nous dit Sénèque, « nous nous prémunirons de la colère si, de façon répétée, nous regardons toutes nos fautes commises par elle ». ■

(1) Sénèque, *Dialogues, Tome 1, De la colère*, Éditions les Belles lettres, texte traduit par Abel Bourgerly, 2022

© Nouvelle Acropole

ACROPOLIS

Un regard philosophique sur le monde



Revue de l'association Nouvelle Acropole

Siège social : La Cour Pétral

D 941 – 28340 Boissy-lès-Perche

www.nouvelle-acropole.fr

Rédaction : 6 rue Véronèse – 75013 Paris

Tel : 01 42 50 08 40

<http://www.revue-acropolis.com>

secretariat@revue-acropolis.com

Directeur de la publication : Thierry ADDA

Rédactrice en chef : Isabelle OHMANN

Reproduction interdite sans autorisation.

Tous droits réservés à FDNA – 2024 – ISSN 2116-6749

© Toute reproduction partielle ou intégrale

des textes contenus dans cette revue,

doit mentionner le nom de l'auteur,

la source, et l'adresse du site :

<http://www.revue-acropolis.com>

Autorisation de publication à demander à : secretariat@revue-acropolis.com

Crédit photos : © Nouvelle Acropole – © Unsplash.com – © Adobe Stock.com